

L'Ami Julio

Par Mempo Giardinelli

(Lire en espagnol sur le site de [Página | 12](#))



Depuis *Final de juego* et *Bestiario*, jusqu'à *62/Modelo para armar*, que je lis en même temps que *Rayuela*¹ pendant le service militaire, ma jeunesse est dominée par la littérature de Julio Cortázar. J'imite, je conteste, je réécrit ses textes, je les rejette, je me promets de le dépasser, je m'incline devant sa maîtrise et tout cela sans savoir qu'il me donne une leçon de littérature avec chacun de ses textes.

C'est au Chili que je le rencontre pour la première fois en 1970 ou en 1971. Je crois que c'est en septembre 70, lorsque Salvador Allende assume la présidence. Ou peut-être quelques mois plus tard, lors de la visite de Fidel Castro au Chili. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a une ambiance de fête latino-américaine à Santiago et le jeune journaliste que je suis a la chance d'être envoyé pour couvrir l'événement pour la revue *Siete Días*, un hebdomadaire de renom à Buenos Aires.

Je loge dans un hôtel dont j'ai oublié le nom, proche du palais présidentiel de La Moneda, et le premier soir, je tombe dans l'ascenseur qui me mène au restaurant sur Julio Cortázar en personne.

Il est jeune et grand, avec une longue barbe, des cheveux noirs et il porte une *guayabera* crème qui lui tombe comme une tunique d'où dépassent un pantalon noir et d'énormes chaussures à grosses semelles de la marque Gomicuer. J'en reste complètement baba, mais comme au bout de quelques secondes nous nous retrouvons seuls, lui, moi et le photographe qui m'accompagne, je lui

1 *Fin de jeu, Bestiaire, La Marelle, 62/Maquette à monter*, collection L'imaginaire, Gallimard.

demande d'accepter un entretien à un moment qui lui convienne, peut-être demain matin après le petit-déjeuner.

Cortázar empêche le photographe d'installer son matériel et nous demande à quel organe de presse nous appartenons. Je le lui dis et il refuse, il me dit qu'il le regrette, mais qu'il n'a pas l'intention de faire des déclarations avec un seul des *hebdomadarios* argentins parce que tous sont collaborateurs avec le gouvernement militaire. À ce moment-là, la



Julio Cortázar portant une guayabera.

porte de l'ascenseur s'ouvre, il sort le premier sans nous dire au revoir et nous laisse là, sur place, pétrifiés. Je ne comprends pas ce qu'il a voulu dire jusqu'à ce que je demande à des confrères plus anciens dans le métier qui m'expliquent qu'*hebdomadario* vient du mot français hebdomadaire qui désigne les revues paraissant chaque semaine.

Les jours suivants, chaque fois que nous nous voyons, Cortázar m'évite. Je constate avec une énorme amertume qu'il donne des entrevues à des collègues appartenant à d'autres journaux, y compris des journaux argentins. À la fin de la semaine, au moment de repartir, je lui écris une lettre que je glisse sous la porte de sa chambre. Je lui dis tout simplement sans toutefois cacher mon immense amertume que je l'ai admiré tout au long de ma courte vie, mais que l'attitude qu'il a eue dans l'ascenseur m'a terriblement déçu, car elle est celle de quelqu'un avec des idées toutes faites. J'ajoute que je ne suis qu'un jeune écrivain qui gagne sa vie en travaillant comme journaliste et que je continuerai sans doute à le lire avec dévotion, mais que je tiens à l'informer que le journal qui m'a envoyé ne dépend pas du gouvernement, n'est pas proche de la dictature argentine

et que surtout ceux qui y travaillent ne méritent pas d'être condamnés aussi légèrement et sans distinction comme des « collaborateurs ».

Un mois plus tard, je reçois une lettre par courrier aérien normal qu'il m'adresse de Paris, dans laquelle il me demande de l'excuser pour sa réaction et me demande de comprendre qu'il ne voulait pas qu'un seul mot qu'il ait prononcé au Chili puisse être récupéré par le régime militaire argentin, ce qui expliquait sa décision si drastique que je ne devais bien sûr pas prendre pour quelque chose de personnel. Il me propose même de l'appeler, de venir lui rendre visite lorsque je passe à Paris et me salue amicalement.

Nous ne nous rencontrons plus jusqu'en 1977 où je le croise à nouveau sur la place de Coyoacán. Il est venu à Mexico pour un débat public et au milieu de la foule qui l'entoure, je parviens à m'approcher de lui et à le saluer. Je me présente et il a un sourire en me disant de venir le voir plus tard, qu'il sait très bien qu'il me doit une entrevue. Laquelle ne va pourtant jamais se produire.

En 1982 à l'université de l'Oklahoma, à Stillwater, je prononce une conférence qui est en réalité un conte dans lequel j'imagine une rencontre avec Morelli. Je le lui envoie à Paris à son ancienne adresse, mais je ne saurai jamais s'il a pu le recevoir ; en tout cas, il ne me répond pas et je découvre que cette année-là, il s'est séparé d'Ugné Karvelis, son épouse lithuanienne – que je connaîtrai des années plus tard – et qu'il est tombé amoureux d'une jeune écrivaine nord-américaine : Carol Dunlop.

Sa seule réponse, pourrait-on dire, m'arrive le 14 de février 1984. Je me trouve au Palacio de Bellas Artes à Mexico devant un public nombreux qui assiste à la présentation de mon roman *Luna Caliente*, pour lequel j'ai reçu quelques mois avant le prix national du Roman de l'année précédente. Juan Rulfo, Noé Jitrik y Agustín Monsreal m'accompagnent. Dès le début de la manifestation, ce cher Juan prend le micro et de sa voix tremblante et pâteuse comme je ne lui avais encore jamais connu, il dit : « On vient de m'apprendre que Julio Cortázar est mort à Paris. » Il se met debout et commence à applaudir et nous tous dans la

salle, surpris, émus et éplorés nous l'imitons aussitôt et continuons à frapper dans nos mains pendant plusieurs minutes.

Presque vingt ans plus tard, à Paris, nous nous égarons avec ma femme dans le cimetière de Montparnasse. Sous une pluie implacable, elle laisse son petit chapeau noir sur le marbre de la tombe sculptée pendant que je songe à tout cela comme s'il s'était agi d'un rêve et je pense à l'immense plaisir que j'aurais eu si j'avais pu être son ami.

En 2014, trente ans après son départ et puisque ce texte est destiné à un espace de lecture intime, qu'il serve de modeste hommage au Maître.

(Traduction : Jacques Aubergy.)

L'atinoir a traduit et publié deux livres de Mempo Giardinelli :

- **Saint-Office de la mémoire, 2012.**
- **Des vies exemplaires, 2014**